

Martine Crappier, je l'ai découverte un jour, nichée dans un recoin de la Pleine Lune, un atelier à la minuscule vitrine, dans la rue la plus étroite du vieux Mans. Il y avait, là-dedans, de tous petits tableaux où des personnages poly-féeriques ouvraient leurs couleurs d'encres à tous les regards pourvu qu'ils fussent attentifs. C'est eux qui m'ont donné envie d'entrer.

Depuis, la Pleine Lune a disparu et Martine Crappier est passée de l'encre à l'aquarelle tandis que son empire dépassait les frontières limitées du vieux Mans et de sa périphérie lunaire : elle a exposé en Hollande, en Italie... Mais comme j'ai toujours envie d'entrer dans ses images, je suis allé lui demander pourquoi.

Christian Poslaniec



92 RENÉ FAVARD - GAMBIA

Une aquarelliste : Martine Crappier

« Mon dessin il part... de rien ! »

Christian Poslaniec : On dirait que tu as abandonné Pierrot et Colombine, ainsi que l'encre, en même temps que fermait l'atelier du vieux Mans.

Martine Crappier : C'est vrai que toute la période Pierrot était à l'encre... On commence par quelque chose un peu par hasard. Pierrot c'était le hasard mais ça correspondait à quelque chose qui me convenait, à cause de l'histoire du Pierrot, peut-être... Ça n'avait pourtant rien à voir avec les Pierrot qui nous envahissent de Taïwan ; je n'avais pas envie de faire partie d'une mode.

C.P. : Maintenant, je trouve qu'il y a beaucoup de chats dans tes tableaux.

M.C. : Des chats, il y en a toujours eu. Quand je dessine un chat, c'est particulier. C'est un animal à regarder vivre, à observer. J'en ai trois ; j'ai pris le temps d'observer les miens. Ils ne posent pas, les chats ! Il faut que je les garde dans les yeux...

C.P. : Alors, ça veut dire que tu ne peins pas ce que tu vois mais les images de ta rétine ?

M.C. : Oui. Je ne travaille jamais sur le motif. Je travaille avec ce que j'ai dans la tête. Tout ça fait partie de mon imagination. C'est quelque chose qui sort de moi sans que je me rende compte de ce que c'est. Quand je peins une femme-papillon, les papillons sont dans ma tête. Je prends juste des rensei-

gnements techniques, si je dois faire des mains ou des pieds, par exemple... Et même, j'utilise des photos pour travailler au niveau des positions. Ça, je ne le faisais pas du tout avant.

C.P. : Tu ne démarres pas un dessin par un projet ?

M.C. : Non... Je travaille d'abord beaucoup dans ma tête. J'ai des périodes de travail avec pinceaux et crayons dans la main et j'ai des périodes de travail sans rien. Je construis dans ma tête des couleurs et des formes. Je me base beaucoup sur du végétal, du microscopique, des petites choses qu'on ne





voit pas bien d'habitude. Je me penche sur un bout d'écorce, un bout de racine, un bout de mousse... ou bien je les laisse dans un coin de l'atelier ; je ne regarde pas comment c'est fait mais c'est là, je l'ai eu sous les yeux tout le temps, en passant, et après je l'utilise comme ça dans mes dessins.

Mon dessin, il part de rien ! Je suis devant une feuille blanche, je fais des traits, des formes et puis voilà...

Ce n'est pas tout à fait juste quand je dis que je pars de rien. J'ai des idées très précises de ce qui va naître. Mais c'est vraiment instinctif. Je suis emportée par des élans. Et si je suis de mauvaise humeur, si j'ai des problèmes, ça transforme mes couleurs, mon dessin, malgré moi.

C.P. : *En somme, tu emmagasines des images pendant un certain temps sans projet... Tu fais varier ton champ de regard : très près, très loin, en agrandissant, en diminuant, de dessus, de dessous, etc. Et à un moment donné ces images s'entrechoquent pour former ce qu'on pourrait appeler une chimère ! Est-ce qu'il y a alors urgence de peindre ? Est-ce qu'il y a des moments particuliers ?*

M.C. : Oui car même quand j'ai envie de réaliser des dessins que j'ai dans la tête, que je vois totalement, après, quand je veux les réaliser, si ce n'est

pas le moment, ça ne marche pas, ça ne me plaît pas. Je passe à autre chose et j'oublie totalement ce que j'avais prévu de faire. Peindre, c'est un besoin, ça fait partie de mes sentiments. Il ne faut pas chercher plus loin. Peut-être qu'un jour j'arrêterai !

C.P. : *Quand tu as terminé un tableau, que se passe-t-il ?*

M.C. : D'abord je suis contente parce que j'ai fini ; mais pas vraiment sûre que ce soit fini ! Je retourne le voir quinze fois, vingt fois, et il faut qu'il soit encadré pour que je n'y touche plus. Je ne suis pas forcément contente de moi. Je me pose des questions dessus, je le regarde sous tous les angles en me disant : peut-être que là j'aurais dû faire ça ! Et je n'en sors pas. Quand ils sont encadrés, je passe à autre chose ; pour moi, c'est terminé. Mais je n'arrive pas

à me décider tout de suite à les vendre. Ils font encore trop partie de moi. Tout en étant passée à autre chose dans ma tête, je ne peux pas m'en séparer comme ça.

C.P. : *C'est donc quand ton tableau est achevé que tu vois comment tu aurais dû faire ? Alors est-ce que ça signifie que tu recommences sans cesse le même tableau ?*

M.C. : Non ! Pas du tout ! Je redémarre quelque chose de tout à fait différent. Parce que quand je me dis « C'est comme ça que j'aurais dû faire », c'est au niveau technique... Je ressens des couleurs, des formes que j'ai besoin de mettre sur le papier, mais la technique est indispensable parce que je ne fais pas de l'abstrait... Je fais des choses bien définies, bien précises.

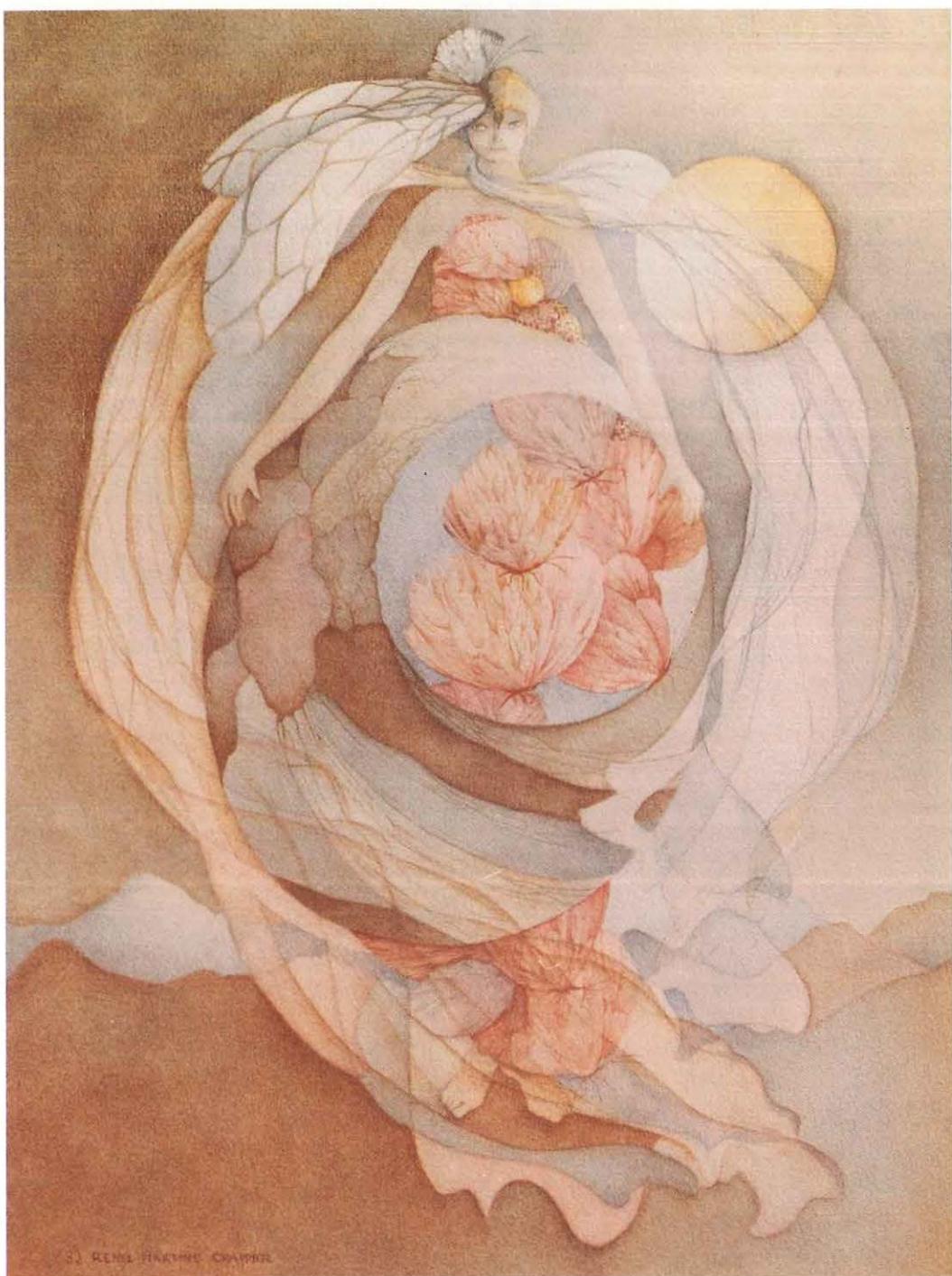
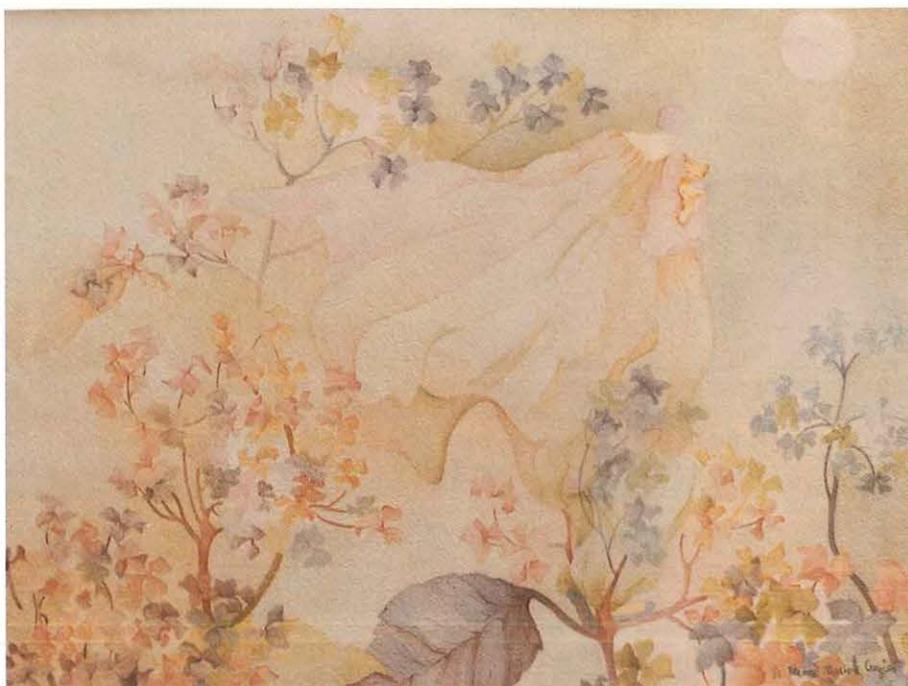
C.P. : *Pourquoi es-tu passée de l'encre à l'aquarelle ?*

M.C. : L'encre c'est très joli, ça donne des couleurs merveilleuses mais avec le temps ça perd de sa beauté, ça s'efface. Il suffit du soleil, des rayons de lune qui mangent beaucoup les couleurs des tableaux... Je finissais par me demander dans combien de temps il n'y aurait plus rien sur le papier. C'est grave ! Alors, à cause de ça, j'ai essayé l'aquarelle. En aquarelle, j'utilise une technique très personnelle. D'habitude on travaille très largement, très flou... une aquarelle, ça se regarde de loin ; de près, on ne voit que des taches. Et moi c'est vraiment le contraire puisque je travaille de très près, délicatement.

C.P. : *En fait, tu transposes la technique de l'encre sur l'aquarelle ?*

M.C. : Exactement. J'ai employé l'aqua-





relle parce que c'était la matière qui me convenait, parce que c'est une matière transparente en premier lieu. On n'a pas le droit de se tromper, il faut trouver du premier coup la couleur qui convient exactement. D'autre part, ça sèche très rapidement... C'est pour ça que je ne peux pas employer l'huile parce que c'est trop long à sécher, ça sent mauvais et je supporte mal ce type d'odeur...

C.P. : *On ne souligne peut-être pas assez la connivence qu'il peut y avoir entre un peintre et des matières, en termes de pâte, de fluidité, d'odeur, de transparence...*

M.C. : Pour moi, la transparence, c'est indispensable. Ça doit être une histoire de vérité... ça doit tenir à quelque chose de ce genre-là car j'ai un sens de la justice, de la vérité, qui est très important. Je pense que la transparence ça en fait partie.

Il y a aussi l'acrylique que j'essaierai peut-être un jour. Mais un peintre m'avait dit : « L'acrylique, au bout de dix ans, il y a tous les morceaux qui tombent. Il ne reste plus que la toile ». Ça m'avait tout de même arrêtée. On a envie que ça reste dans le temps. Je pense que ça compte aussi de savoir qu'il restera quelque chose après moi.

Pour contacter Martine Crappier, on peut lui écrire 86, rue Voltaire, 72000 Le Mans.

